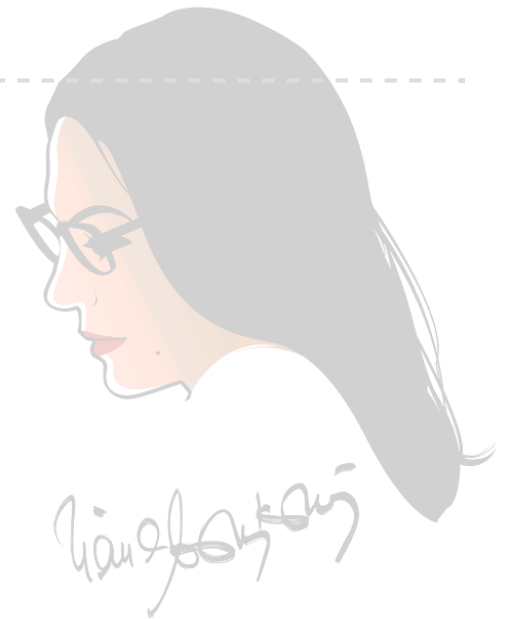


Nana, ou le voyage de Philoxénie (c) 2013

L'histoire possède la simplicité des contes de Noël et la grandeur des légendes mythologiques. Celle d'une fillette née en Crète, dont l'enfance se passe dans Athènes occupée, en guerre. Elle connaît les privations, le dénuement, la peur des bruits de bottes et de mitraille.

Mais dans le cinéma où son père est projectionniste, elle rêve devant une salle vide, imitant son idole, Judy Garland, dans le Magicien d'Oz, s'imaginant « over the Rainbow », de l'autre côté de l'arc-en-ciel.



UNE VOIX DE CRISTAL

« Pas spécialement jolie », selon ses mots, « complexée » derrière ses lunettes, la fillette un peu ronde n'en possède pas moins un don extraordinaire : sa voix de cristal, qu'elle doit à une particularité anatomique, la dissymétrie de ses cordes vocales.

Elle dispose aussi d'un talent rare, son immense capacité de travail, et d'un caractère qui la pousse sans cesse, par respect pour les autres et elle-même, à « faire humblement du mieux possible ». La conjugaison de ces éléments lui offrira un cadeau inestimable : un destin.

Venue au monde dans un pays où les odyssees sont autant des déchirures que des aventures, Nana Mouskouri n'adore pas pour autant les voyages. À l'entendre, elle serait même plutôt née sous le signe de « Philoxénie », un prénom qui, à l'opposé de la « xénophobie », dit l'amour de l'étranger, le sens de l'hospitalité élevé en seconde nature.

AMBASSADRICE POUR L'UNICEF

Avec courage, elle sera pourtant Ulysse plutôt que Pénélope, partant à la rencontre des autres, apprenant leurs langues, leurs musiques. Son chant pur sera célébré à l'Olympia et dans les plus beaux « temples » dévolus à son art. Elle sera encore la première artiste blanche à chanter avec un alter ego noir, Harry Belafonte. L'ami de Martin Luther King l'ouvrira au chant des esclaves, à la musique de l'espoir.

Discrète mais engagée, ambassadrice pour l'Unicef, elle tendra la main aux enfants de Bosnie, du Kenya, du Vietnam, et jusque dans son propre pays dévasté par un séisme, en 1999, auquel elle apportera son réconfort.

La voilà qui arrive dans un restaurant parisien. Sur la table est posé son livre, Itinéraire intime (Éd. Cherche-midi, 300 p., 17 €). Un portrait de jeunesse en noir et blanc orne la couverture : elle a une fleur dans les cheveux et, derrière les lunettes, ses grands yeux foncés offrent un regard doux. L'image dit l'humilité, loin de l'autosatisfaction que l'on attendrait de l'une des chanteuses qui a vendu le plus de disques au monde, plus de 300 millions.

« JE VIS DANS L'ESPOIR DU ROSE »

Elle dit une certaine candeur aussi, dont la dame tire sa force : « On me parle souvent de ma naïveté. On me l'a reprochée, gentiment. Mais je l'assume, comme mon optimisme. Je ne vois pas la vie en rose, mais je voudrais qu'elle le soit et cela me suffit pour avancer. Je vis dans l'espoir du rose. »

La simplicité qui émane de sa personne demeure en 2013. Elle porte une ample robe noire, et des lunettes sombres protègent ses yeux de la lumière. Spontanée, roulant ses « r » avec légèreté, elle conte mille anecdotes, évoque son ami Jean-Claude Brial, qui lui manque et pour lequel elle va souvent allumer un cierge. En préambule à Itinéraire

intime, elle lui a écrit une lettre ouverte qui contient cette confession, « Je m'ennuie », et cette question : « Te souviens-tu de nos débats sur les questions de vie ? » « J'ai eu envie de lui dire qu'il y a toujours des guerres, et toujours, malgré tout, la nécessité de croire en la vie », explique-t-elle.

Elle parle de son livre, de sa forme « fouillis » en abécédaire, « où les lettres font surgir les mots, qui font naître les souvenirs ». Elle parle aussi de son amour des dictionnaires. Enfant, elle y apprenait le sens des mots entendus dans les chansons que diffusait la radio.

Itinéraire intime débute avec la lettre A... comme Athènes. C'est là, au Conservatoire hellénique, que la jeune fille a sculpté sa voix. Elle se rêve à l'opéra mais ne se sent pas à la hauteur. Elle est convaincue, même, que Jenny, sa grande sœur, a plus de talent qu'elle, et qu'elle s'est sacrifiée pour elle. Jenny – Iphigénie. Pourtant, sa professeur la rassure : « Jenny a la voix, toi, tu as aussi l'envie. »

RENOYÉE DU CONSERVATOIRE

Nana ne vit alors que pour la musique, sans faire de distinction. Elle en écoute, participe à des radio-crochets et le paie cher : à trop aimer Elvis Presley, elle est renvoyée du Conservatoire, et dit adieu à ses rêves d'opéra. Sa vie bascule le 4 juillet 1957. À 22 ans, elle est appelée au dernier moment pour chanter sur un porte-avions américain amarré au large du Pirée. « L'impresario, en me voyant débarquer, a failli s'évanouir. Les marins attendaient de voir des jolies filles... J'ai quand même trouvé le courage de m'approcher timidement et de lui dire : Faites-moi confiance, je chante bien. »

Passé l'accueil poli, la jeune débutante voit bientôt « trois mille casquettes s'envoler et des cris de joie remplir la nuit ». Elle quitte la scène une heure trente plus tard, transformée. « J'avais compris que le plus important était ma passion, mais que, physiquement, il était temps de soigner ma présentation. »

Nana Mouskouri s'amincit, se met à porter de belles robes, mais ne renonce pas à ses lunettes, malgré les commentaires qui raillent ses allures d'institutrice. « Elles m'ont servi à me dissimuler bien avant de devenir ma singularité. Il m'est arrivé ensuite de les enlever pour des récitals, je devenais méconnaissable ! »

Elle chante d'abord dans les tavernes de Plaka, le quartier des artistes d'Athènes, où elle fait la connaissance, en 1958, du compositeur Manos Hadjidakis et de l'écrivain Nikos Gatsos qui écriront ses premières chansons et lui apprendront à être elle-même pour les interpréter, à aborder la scène comme un « point de non-retour ».

UN TRÉSOR D'HUMILITÉ

Grâce à eux, Nana remporte des concours de chant. Elle accueille cette réussite avec cette humilité dont Nikos Gatsos lui enseigne qu'elle est un trésor. « Je ne sais pourquoi cette valeur ne tient pas plus de place. Pour moi, elle est essentielle, morale », s'exclame la chanteuse. À plusieurs reprises, elle répète : « Mon destin m'étonne... Pourquoi moi ? » Songeuse : « Au fond, je n'ai jamais voulu être en haut. J'ai eu envie de chanter, et de bien chanter. Parce que mes parents me disaient : "Si tu es bonne dans la vie, les gens t'aimeront. Sinon, personne ne t'aimera." »

Nana Mouskouri résume ainsi ses vrais débuts : « On m'a proposé de venir à Paris. J'ai dit oui. Puis on m'a dit que Michel Legrand voulait chanter avec moi, et que Quincy Jones voulait me produire pour un disque de jazz. J'ai dit bien sûr, je ne pouvais qu'apprendre. » Quincy Jones, en effet, l'invite à New York en 1962 et l'emmène d'un club à l'autre pour écouter, prendre des leçons d'intensité. « Au bout des trois semaines, je me sentais prête. Il m'a dit : "Tu es grande dans ton identité grecque, tu peux l'être dans tous les styles." »

LE JEU DU CHANT PARTAGÉ

Superbe en mode jazz, Nana Mouskouri chante du jeune Serge Gainsbourg, Les yeux pour pleurer, avant de se diversifier. Après Michel Legrand, dont elle reprend Les Parapluies de Cherbourg et avec qui elle chante Quand on s'aime, l'un des meilleurs duos de tous les temps, elle se prend au jeu du chant partagé. Elle mêle sa voix à celle de Harry Belafonte (notamment sur Try to remember). Puis à celles de Georges Chakiris, Charles Aznavour, Serge Lama, Julio Iglesias... « Le pouvoir de la musique est dans cette belle relation amoureuse, platonique et intense », sourit-elle.

Nana Mouskouri fêtera ses 80 ans en 2014, avec deux concerts au Théâtre du Châtelet. Elle publie « Itinéraire intime », un livre qui revient sur son beau destin

« Nana », ou le voyage de Philoxénie

Lhistoire possède la simplicité des contes de Noël et la grandeur des légendes mythologiques. Celle d'une fillette née en Crète, dont l'enfance se passe dans Athènes occupée, en guerre. Elle connaît les privations, le dénuement, la peur des bruits de bottes et de mitraille. Mais dans le cinéma où son père est projectionniste, elle rêve devant une salle vide, imitant son idole, Judy Garland, dans le *Magicien d'Oz*, s'imaginant « *over the Rainbow* », de l'autre côté de l'arc-en-ciel.

« *Pas spécialement jolie* », selon ses mots, « *complexée* » derrière ses lunettes, la fillette un peu ronde n'en possède pas moins un don extraordinaire : sa voix de cristal, qu'elle doit à une particularité anatomique, la dissymétrie de ses cordes vocales. Elle dispose aussi d'un talent rare, son immense capacité de travail, et d'un caractère qui la pousse sans cesse, par respect pour les autres et elle-même, à « *faire humblement du mieux possible* ». La conjugaison de ces éléments lui offrira un cadeau inestimable : un destin.

Venue au monde dans un pays où les odyssées sont autant des déchirures que des aventures, Nana Mouskouri n'adore pas pour autant les voyages. À l'entendre, elle serait même plutôt née sous le signe de « Philoxénie », un prénom qui, à l'opposé de la « xénophobie », dit l'amour de l'étranger, le sens de l'hospitalité élevé en seconde nature. Avec courage, elle sera pourtant Ulysse plutôt que Pénélope, partant à la rencontre des autres, apprenant leurs langues, leurs musiques. Son chant pur sera célébré à l'Olympia et dans les plus beaux « temples » dévolus à son art. Elle sera encore la première artiste blanche à chanter avec un alter ego

noir, Harry Belafonte. L'ami de Martin Luther King l'ouvrira au chant des esclaves, à la musique de l'espoir. Discrète mais engagée, ambassadrice pour l'Unicef, elle tendra la main aux enfants de Bosnie, du Kenya, du Vietnam, et jusque dans son propre pays dévasté par un séisme, en 1999, auquel elle apportera son réconfort.

« On me parle souvent de ma naïveté. On me l'a reprochée, gentiment. Mais je l'assume, comme mon optimisme. Je ne vois pas la vie en rose, mais je voudrais qu'elle le soit et cela me suffit pour avancer. Je vis dans l'espoir du rose. »

La voilà qui arrive dans un restaurant parisien. Sur la table est posé son livre, *Itinéraire intime* (1). Un portrait de jeunesse en noir et blanc orne la couverture : elle a une fleur dans les cheveux et, derrière les lunettes, ses grands yeux foncés offrent un regard doux. L'image dit l'humilité, loin de l'autosatisfaction que l'on attendrait de l'une des chanteuses qui a vendu le plus de disques au monde, plus de 300 millions. Elle dit une certaine candeur aussi, dont la dame tire sa force : « *On me parle souvent de ma naïveté. On me l'a reprochée, gentiment. Mais je l'assume, comme mon optimisme. Je ne vois pas la vie en rose, mais je voudrais qu'elle le soit et cela me suffit pour avancer. Je vis dans l'espoir du rose.* »

La simplicité qui émane de sa personne demeure en 2013. Elle porte une ample robe noire, et des lunettes sombres protègent ses yeux

COUPS DE CŒUR

UN HÉROS Le Petit Prince

Lorsque je suis partie à l'étranger pour la première fois, il y a très longtemps, j'ai commencé à lire *Le Petit Prince*, de Saint-Exupéry. Il m'a suivie dans beaucoup de pays, grâce à mes enfants, auxquels je le lisais, et parce que mes admirateurs, sachant cela, me l'offraient dans leur langue. J'en ai un grand nombre d'exemplaires. Autant de cadeaux. Je crois que je suis touchée par le grand amour qui émane de lui, la fausse naïveté qui est en réalité une grande générosité envers l'humanité.



CC/NICOLAS WANG/WIKIMEDIA COMMONS

UN AMI Nikos Gatsos

Ce poète et philosophe fut très tôt mon ami, mon père spirituel, et un merveilleux auteur de chansons. En 1958, je chantais dans une taverne athénienne où il venait m'écouter chaque jour. Nous nous retrouvions au Café Floca. Il était traducteur autodidacte de Shakespeare, de Goethe, de Baudelaire, de García Lorca... et père de l'autogénésie, un mot qui signifie « connaissance au plus profond de soi ». Sa bienveillance m'a donné le Soleil pour horizon et la Lune pour rêve. Avec lui, j'ai appris à chercher la vérité, jusque dans la manière d'interpréter une chanson.



UN TABLEAU Une « Vierge à l'enfant » de Lorenzo Costa

La foi est un bien précieux qui donne la force d'accepter l'inacceptable, quand un être cher s'en va, quand s'installe le sentiment d'abandon. Elle est proche pour moi de la tristesse, mais elle sert à comprendre que la souffrance fait partie de la vie et a une fin. Cette *Vierge à l'enfant* représente l'amour, la famille, la fidélité, la confiance en l'avenir de mes enfants...

de la lumière. Spontanée, roulant ses « r » avec légèreté, elle conte mille anecdotes, évoque son ami Jean-Claude Brial, qui lui manque et pour lequel elle va souvent allumer un cierge. En préambule à *Itinéraire intime*, elle lui a écrit une lettre ouverte qui contient cette confession, « *Je m'ennuie* », et cette question : « *Te souviens-tu de nos débats sur les questions de vie ?* » « *J'ai eu envie de lui dire qu'il y a toujours des guerres, et toujours, malgré tout, la nécessité de croire en la vie* », explique-t-elle.

Elle parle de son livre, de sa forme « *fouillis* » en abécédaire, « *où les lettres font surgir les mots, qui font naître les souvenirs* ». Elle parle aussi de son amour des dictionnaires. Enfant, elle y apprenait le sens des mots entendus dans les chansons que diffusait la radio. *Itinéraire intime* débute avec la lettre A... comme Athènes. C'est là, au Conservatoire hellénique, que la jeune fille a sculpté sa voix. Elle se rêve à l'opéra mais ne se sent pas à la hauteur. Elle est convaincue, même, que Jenny, sa grande sœur, a plus de talent qu'elle, et qu'elle s'est sacrifiée pour elle. Jenny - Iphigénie. Pourtant, sa professeur la rassure : « *Jenny a la voix, toi, tu as aussi l'envie.* »

Nana ne vit alors que pour la musique, sans faire de distinction. Elle en écoute, participe à des radiocrochets et le paie cher : à trop aimer Elvis Presley, elle est renvoyée du Conservatoire, et dit adieu à ses rêves d'opéra. Sa vie bascule le 4 juillet 1957. À 22 ans, elle est appelée au dernier moment pour chanter sur un porte-avions américain amarré au large du Pirée. « *L'impresario, en me voyant débarquer, a failli s'évanouir. Les marins attendaient de voir des jolies filles... J'ai quand même trouvé le courage de m'approcher timidement et de lui dire : Faites-moi confiance, je chante bien.* » Passé l'accueil poli, la jeune débutante voit bientôt « *trois* »

REPÈRES

- 1934. Naissance en Crète, le 13 octobre, de Ioana Mouskouri, dite Nana.
- 1937. Déménagement à Athènes. Enfance sous l'occupation nazie.
- 1946. Suit des cours

de chant, d'harmonie et de piano au Conservatoire.

- 1958. Enregistre la *Procession* et le *Jeune cyprès*, deux chansons de Manos Hadjidakis.
- 1959. 1^{er} prix au Festival de la chanson méditerranéenne de Barcelone.

- 1960. Arrive en France.
- 1962. Album *The Girl from Greece Sings*, chef-d'œuvre jazz, produit par Quincy Jones.
- 1963. S'installe à Paris avec son premier mari, Georgios Petsilas.
- 1967. Tournée américaine avec Harry Belafonte.

- 1968-1970. Naissance de ses enfants, Nicolas et Hélène.
- 1984. Chante en Grèce pour la première fois en vingt-deux ans.
- 1993. Ambassadrice de l'Unicef. Première mission en Bosnie.
- 1994-1999. Députée européenne

(Nouvelle Démocratie). Se préoccupe de politique culturelle et de développement.

- 2003. Épouse son producteur et compagnon André Chapelle.
- 2004. À 70 ans, annonce sa tournée d'adieu, le *Farewell Tour*.

